... La vie, c'est Nickel...

L. Siproudhis

© Springer-Verlag 2009

Dans « *recto la vie, c'est nickel Crohn* », Jean-Michel Hédreux offre, de son propre gré, ce qui appartient au plus secret de son corps et de son esprit, au plus inviolable des biens : son intimité [1]. Sa vie privée a un poids personnel et symbolique important que la douloureuse expérience d'une maladie a fortement impacté. À travers cet essai, il a pourtant pris la décision de la faire partager et de communiquer des émotions longtemps cachées (*Je l'ai voué au profit de mes parents et mes amis*). Parce que le poids du passé de l'auteur, des valeurs de société auxquelles il adhère et de son éducation ne sont pas très différentes des nôtres.

Les trois derniers siècles passés se sont, en effet, attachés à élaborer les conditions matérielles, politiques mais également judiciaires et religieuses de protection de la vie privée et de l'intimité des individus. Au nom de cet espace protégé et inviolé, on a conçu les salles de bain (sanctuaire de la vie intime) et des toilettes privées. Les femmes publiques ont été amenées à exercer leur art dans des maisons « closes ». L'engouement grandissant du voile dans les sociétés islamiques y puise-t-il une même source intime du corps caché. C'est plus dans le champ du corps que la privatisation a exercé la préséance la plus forte pour lui construire une bulle presque impénétrable aux fiels ou poisons et aux « fuites des humeurs ». Le roi ne tient plus séance sur une chaise percée, et les toilettes publiques à trois sièges ou plus appartiennent à un monde depuis bien longtemps révolu... L'espace public aujourd'hui privatisé devient un agglomérat d'individualités nombreuses, de particularismes, de communautarisme au sein même des communautés au nom d'un « Moi » inviolable.

Paradoxalement, et probablement parce qu'il est accepté par tous comme un espace intime, il devient tentant de lui donner un espace public. Créer un espace public à sa vie privée envahit tous les champs très médiatiques de l'art et

des artistes de tout crin. Sophie Calle, plasticienne d'art contemporain et coutumière du fait, porte au pinacle le genre dans une nouvelle série intitulée « prenez soin de vous » : Sophie Calle a patiemment colligé les réactions de 107 femmes à la lecture d'un mail de rupture sentimentale que l'artiste avait reçu et qu'elle expose aujourd'hui à tous. Ainsi, la dernière muraille séparant la vie intime et la vie publique s'effrite un peu plus dans la traînée des annonces officielles par voie de presse de la vie sentimentale de Madame Royal ou de Monsieur Sarkozy aux ébats sexuels en ligne de Laure Manaudou ou de Paris Hilton. Pourtant, ce n'est pas dans le cadre de la médiatisation d'un « Moi » tapageur que le projet de Jean-Michel Hédreux s'inscrit.

« *C'est un livre de bonne foi, lecteur* ». Le « Moi » de l'auteur est bien au centre du livre : l'auteur est aussi narrateur d'une histoire ayant pris naissance dans un passé aussi lointain que proche. Cet essai n'est pas un journal intime parce qu'il a été conçu plusieurs années après que certaines plaies aient laissé des cicatrices profondes dans une vie actuelle. Ce n'est pas une autofiction, genre tellement à la mode aujourd'hui. L'autofiction est, en effet, un regroupement d'événements et de faits réels, une sorte de fiction d'éléments réels centrés autour de la personnalité de son auteur. De nombreux artistes se sont emparés du genre autofiction comme Frédéric Beigbeder, Camille Laurens, Michel Houellebecq ou Philip Roth pour n'en citer que quatre récents. Ce genre envahit l'espace public comme une frénésie d'exposer ou de s'exposer quand plus de 15 millions d'internautes construisent leur image sous forme de Blog à travers un vaste réseau social (*Facebook*...). Une quête identitaire dans un monde où les concepts de société, d'appartenance sociale et corporatiste s'effondrent. En quelque sorte, un réel imaginaire où le vécu s'est transformé en scène ou en terrain de jeu. L'essai de l'auteur est mu par un idéal de sincérité que n'offre ni l'autofiction ni le journal intime !

De façon plus complexe, le « Moi » est ancré dans la maladie à travers le « Moi Malade ». Il a fallu vaincre bien des tabous, briser les liens de l'intimité, effondrer les murs de la bienséance et des registres du corps méprisable de notre morale judéo-chrétienne pour communiquer. En cela, l'auteur est bien dans la mouvance actuelle de donner à la

L. Siproudhis (✉)
Service des maladies de l'appareil digestif,
CHRU Pontchaillou, rue H.-Le-Guilloux,
F-35033 Rennes cedex, France
e-mail : laurent.siproudhis@chu-rennes.fr

vie publique une part de son « Moi Intime ». Il expose avec sincérité ses quêtes inabouties, sa fragilité, l'incompréhension des autres, les failles de communications, la relation malade « aux excréments » autant que l'isolement de la personne malade. « *Je veux qu'on m'y voit en ma façon simple naturelle et ordinaire sans étude ni artifice car c'est moi que je peins* ». Communiquer sa tristesse, ses moments de désespoir et ses larmes ne sont pas autofiction, mais ils sont autant de témoins du courage à évoquer avec simplicité et réalisme toute la douleur d'une vie intime brûlée par la maladie. L'auteur a n'a pas souhaité bousculer mais partager simplement sa perception du corps débordant quand le cœur souhaitait l'apaisement, du regard inquisiteur des autres, des « juges » du corps meurtri (qu'ils soient

soignants ou non), des « non-dits » des proches et des soignants, d'appels au secours pas toujours entendus. À travers le « Moi Malade », il a souhaité montrer qu'il était une personne sensible et fragile comme nous tous.

Nota : les phrases *en italiques* sont tirées de l'avertissement du *Livre Premier des Essais* de Montaigne (« *Montaigne, ce premier mars 1580* »).

Référence

1. <http://micipourlavie.unblog.fr/commander-recto-la-vie-cest-nickel-crohn/>